

# Corinne Rossari

## «Le français n'est pas massacré, il se porte bien, merci»

Des linguistes de plusieurs pays ont rédigé un manifeste pour répondre aux discours sur l'usage soi-disant déclinant du français. Parmi les signataires figure Corinne Rossari, professeure à l'Université de Neuchâtel.

PAR VIRGINIE.GIROUD@ARCINFO.CH

Le samedi, «ArcInfo» va à la rencontre d'une personnalité qui nous aide à mieux comprendre l'actualité régionale. Aujourd'hui, la linguiste Corinne Rossari nous explique pourquoi la langue française n'est pas en danger.

Non, les anglicismes comme «fake news» ou «spoiler» ne mettent pas en péril le français. Non, l'écriture numérique, avec ses multiples émojis, n'abîme pas notre langue. Et non encore, les jeunes ne la massacrent pas. C'est le message que souhaite transmettre un collectif de dix-huit linguistes de France, de Belgique, du Canada et de Suisse, afin de répondre aux discours catastrophistes dénonçant un soi-disant déclin du français. Dans un manifeste publié aux éditions Gallimard, ces spécialistes passent au crible plusieurs idées reçues sur l'usage de la langue française. Corinne Rossari, professeure de linguistique française à l'Université de Neuchâtel, figure parmi les signataires de ce texte. Au nom du collectif, elle répond à nos questions.

**Quelles sont les déclarations catastrophistes que vous entendez le plus souvent?**

Les critiques les plus fréquentes concernent surtout le «franglais». Elles expriment la crainte d'une invasion de mots venus de l'anglais, qui signerait la mort, à brève échéance, de la langue française.



La linguiste Corinne Rossari, professeure à l'Université de Neuchâtel, signe un manifeste qui l'assure: le français n'est pas en péril. DAVID MARCHON

“  
Le meilleur moyen  
de tuer une langue,  
c'est de ne pas l'utiliser!”

Le langage inclusif dérange aussi beaucoup, c'est un débat particulièrement sensible. Enfin, une autre critique très présente consiste à dire que les nouveaux médias conduisent à massacrer le français, parce qu'on utilise des façons différentes de s'exprimer quand on envoie un sms ou quand on rédige une lettre de postulation.

**Il ne faudrait donc pas s'inquiéter de l'écriture sms?**

Non. L'écrit s'est démocratisé avec les outils numériques, il est désormais utilisé par tout le monde, à tous les âges. Des enfants peuvent écrire des messages facilement. On écrit beaucoup plus souvent qu'auparavant, et

les possibilités d'écriture se sont diversifiées. Il y a donc cette idée reçue selon laquelle le français est en train de dépérir parce qu'on l'emploie n'importe comment sur les réseaux sociaux, sans suivre les règles canoniques de la phrase écrite du français.

**Les jeunes ne seraient donc pas en train de malmenager notre langue?**

Non, les jeunes sont extrêmement actifs sur les réseaux sociaux, les blogs, les sites internet. Ils commentent l'actualité, leurs photos, leurs vacances avec leur propre langage. Le jargon des jeunes a d'ailleurs toujours existé: dans les années 1950, ils disaient «c'est vachement bath», alors que leurs petits-enfants préfèrent «c'est trop stylé». L'important, c'est de constater qu'il y a de plus en plus d'utilisateurs du français, ce qui permet à la langue de garder sa vitalité. Le meilleur moyen de tuer une langue, c'est de ne pas l'utiliser!

**Mais quand les émojis prennent la place des mots, n'est-ce pas problématique?**

Les émoticônes ne remplacent pas les mots, on ne va pas développer une argumentation à coup d'émoticônes! Leur rôle est de suppléer à ce qui manque au message écrit: l'émotionnel, les mimiques, le ton de la blague qu'on aurait pu avoir si on était face à face. Les émojis augmentent ce qui est écrit.

**Les jeunes emploient volontiers des termes venus de l'anglais, comme «followers» ou «spoiler». Cela ne met-il pas en péril d'autres mots français qui signifieraient la même chose?**

Les linguistes s'accordent sur le fait que la langue évolue et que l'anglais ne représente pas une menace pour le français. Si on prend les exemples de «followers» et «abonnés», ces termes ne seront pas employés dans le même contexte: on parlera de «followers»

dans le monde numérique et d'«abonnés» pour un journal.

**Pourquoi cette peur des anglicismes?**

Elle repose sur l'idée reçue selon laquelle le français serait une langue pure, qui aurait été protégée des autres langues. Or, le français a toujours été en contact avec d'autres langues, il a toujours absorbé des mots venus d'ailleurs, tout comme il a aussi exporté ses mots. C'est un fonctionnement normal, les langues évoluent et s'enrichissent mutuellement. Il est d'ailleurs intéressant de rappeler que le français de Suisse romande emprunte beaucoup plus à l'allemand qu'à l'anglais. Chez nous, on parlera d'une «place de parc», en s'inspirant de «Parkplatz», alors que le terme «place de parking» est utilisé par les Français de l'Hexagone.

**Les critiques quant à l'évolution de la langue française sont-elles les mé-**

**mes en France, en Belgique, au Canada et en Suisse?**

Beaucoup de discours catastrophistes viennent de France, et cela est lié à la présence de l'Académie française sur son territoire. Elle est la garante de l'usage du «bon français», elle définit «ce qu'on peut dire» et «ce qu'on ne peut pas dire». Elle peut ainsi avoir un rôle inhibant, et conduire le locuteur à avoir peur de ne pas utiliser la langue de façon adéquate.

La plupart des recommandations de l'Académie française ne passent d'ailleurs pas dans le public: l'Académie demande par exemple de ne pas utiliser l'expression «au final», qui monte en flèche, et de privilégier «finalement»: mais ces deux termes n'ont pas la même signification! «Au final» continue donc d'être très utilisé.

**Selon votre manifeste, la différence entre une «faute» et une «évolution» est très ténue. Les erreurs d'aujourd'hui sont-elles la langue de demain?**

La forme correcte d'aujourd'hui est souvent la faute d'hier. Pour citer un exemple, le mot «fromage» vient du latin «formaticum». La forme correcte, d'un point de vue étymologique, était donc «formage», et non «fromage». Mais des simplifications dans la phonétique ont conduit la population à prononcer ce mot différemment, et «fromage» l'a emporté. On trouve la même chose avec «aréoport», qui l'emportera peut-être un jour sur «aéroport». De nouvelles tournures s'imposent.

**Mais on ne peut quand même pas adopter toutes les erreurs?**

Effectivement, on ne peut pas construire n'importe quoi en français, il y a quand même des schémas assez rigides. On observe que les variations vont rarement toucher le genre des mots: on ne va pas commencer à dire, du jour au lendemain, «la soleil» ou «le lune».

**Votre message, c'est que le français se porte bien. Ce discours est-il bien accepté, notamment des puristes?**

Nous recevons quelques critiques, mais surtout des retours très enthousiastes, car notre manifeste décomplexe les gens. Là où les puristes blâment la faute ou le «mauvais» français, les linguistes observent des variations, par exemple régionales ou sociales, sans les hiérarchiser. Il n'y a pas un français de référence, entouré de sous-français. Il existe une multitude de variétés de français, et il n'y a aucune raison de trouver qu'une formule est plus correcte qu'une autre. Pourquoi «je vais à Neuchâtel» serait mieux que «je vais sur Neuchâtel»?

Le manifeste: «Les linguistes atterrés-e-s: le français va très bien, merci». Editions Gallimard, collection Tracts no 49.